

LA PETITE ILLUSTRATION

Revue hebdomadaire

publiant les pièces nouvelles jouées dans les théâtres de Paris,
des romans inédits, des poèmes, des critiques littéraires et dramatiques
et des études cinématographiques.



UNE ANTICIPATION DE LA CITE FUTURE A L'ÉCRAN :

MÉTROPOLIS

Film de l'Alliance Cinématographique Européenne, réalisé par Fritz Lang, d'après un scénario
de M^{me} Thea von Harbou.

Aucun numéro de La Petite Illustration ne doit être vendu sans le numéro de L'Illustration portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

L'Illustration et La Petite Illustration réunies : France et Colonies, 175 francs.

Etranger, tarifs énoncés en monnaies nationales ou usuelles et basés sur l'affranchissement variant suivant les pays destinataires :
consulter la page 2 de la couverture de L'Illustration.

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS (9^e).

La réalisation du film *Métropolis*

Le film *Métropolis*, présenté en exclusivité pendant plusieurs mois à Paris au cinéma Impérial, et dont la carrière est loin d'être finie en France, a obtenu un succès considérable. En Allemagne, en Angleterre et dans tous les pays où il a été projeté, il a suscité un intérêt analogue. C'est un film allemand de la firme « Ufa », distribué en France par l'« Alliance Cinématographique Européenne ». Il a été réalisé par le metteur en scène Fritz Lang, d'après un scénario de M^{me} Thea von Harbou.

On sait la place que l'Allemagne occupe dans la production cinématographique mondiale, soit par les films qu'elle exporte, soit par la contribution de jour en jour plus considérable qu'elle apporte, par ses scénaristes, ses metteurs en scène et ses interprètes, au film international. L'Amérique, en particulier, fait de plus en plus appel à elle. Elle lui a emprunté ses vedettes, comme l'admirable acteur Jannings ou la délicate Lya de Putti, pour ne nommer qu'eux. Le film allemand a retenu d'abord notre attention par une certaine singularité de modernisme dont le *Docteur Caligari* reste l'exemple le plus connu en France. Sans parler de sa perfection technique, il s'est imposé aussi par sa puissance, par son goût du symbole et du réalisme, ou parfois, comme dans les *Nibelungen* ou *Faust*, par une véritable grandeur romantique. En ces derniers temps, il semble s'orienter vers la sobriété expressive. En ce genre, le chef-d'œuvre qu'il nous a donné est incontestablement *Variétés*, de E.-A. Dupont.

Métropolis est d'une autre sorte. C'est, comme parlent les Américains, une « superproduction » à laquelle on peut justement appliquer l'épithète de « colossale ». On a dit que sa réalisation avait coûté six millions de marks, soit trente-six millions de francs. Elle a duré du 2 mai 1925 au 30 octobre 1926, pendant 310 jours et 60 nuits. On a, paraît-il, utilisé 620.000 mètres de négatif. Outre les huit artistes principaux, on a engagé 750 acteurs pour les petits rôles, 25.000 figurants, 11.000 figurantes, 1.100 « têtes chauves », 750 enfants, 100 nègres et 25 Chinois. Ce sont du moins les chiffres fournis par la firme de production. Les salaires payés ont atteint 1.600.000 marks, les costumes ont coûté 200.000 marks, les lumières, le bois, le mortier, etc., 400.000 marks. Cette dernière dépense semblerait même modeste si l'on ne songeait au parti ingénieux que l'on tire aujourd'hui, pour remplacer les décors, de simples maquettes aux dimensions réduites, placées à petite distance devant l'objectif.

Métropolis est une manière d'anticipation, à la Jules Verne ou à la Wells, de la cité future. Dans un article fort suggestif d'un périodique anglais, Wells a précisément critiqué la façon dont *Métropolis* entrevoyait l'existence humaine dans quelques siècles. Le gratte-ciel, explique-t-il, sera alors un anachronisme dérisoire. Les villes ne se développeront pas en hauteur, mais, grâce à la rapidité décaplée des communications, en surface. S'il faut dix minutes pour accomplir un trajet de cent kilomètres, qui donc aura l'idée d'habiter un trentième étage à West End ? De même le perfectionnement du machinisme réduira l'intensité du travail. L'ouvrier sera peut-être abruti intellectuellement par la répétition indéfinie du même geste, imposée par une spécialisation à outrance, mais il ne sera pas accablé par l'effort physique. Ces objections sont peut-être fondées. Mais, en ce genre de fiction, il faut laisser toute liberté à l'imagination de l'auteur. Même si *Métropolis*



Fritz Lang.

projette dans l'avenir, en se bornant à l'amplifier merveilleusement, un conflit moral qui est plutôt de notre époque, cette épopée romanesque, dans sa transcription visuelle, a pour nous un attrait indéniable. Elle nous hallucine et nous angoisse.

Cinématographiquement, la critique française a accueilli *Métropolis* avec une sympathie admirative et chaleureuse. M. Emile Vuillermoz, entre autres, écrivait dans *le Temps* : « Jamais les Américains n'étaient parvenus à une telle perfection technique et n'avaient surtout réussi à nous donner l'impression d'un emploi aussi intelligent d'un budget illimité. La virtuosité de la prise de vues dépasse tout ce qui nous avait été offert jusqu'ici, non seulement par la hardiesse de la conception et la grandeur des réalisations, mais par un esprit essentiellement cinématographique et par un rythme souverain. Ce rythme est personnel à l'auteur. Il n'est pas pris dans la vie. Il ne doit rien à l'observation. Il s'élève à la dignité d'une idéologie. C'est un très grand exemple appliqué à un sujet discutable, mais qui s'impose irrésistiblement. Amis et ennemis de l'écran doivent aller prendre connaissance de ce document unique, autour duquel s'éterniseront des discussions sans fin, mais qui représente, dans la production mondiale, une étape décisive vite franchie, sans doute, mais qui, de longtemps, ne sera pas oubliée. »

On lisait dans *la Presse* :

« Ce n'est pas autre chose que du Jules Verne, du Wells ou bien du mystérieux Edgar Poe s'animent sous nos yeux avec leurs mille et une ingénieuses trouvailles. L'hallucinante scène de la transformation de l'androïde est indescriptible et réalisée avec une grande maîtrise. »

Dans *l'Homme libre*, sous la signature de M. Félicien Failet :

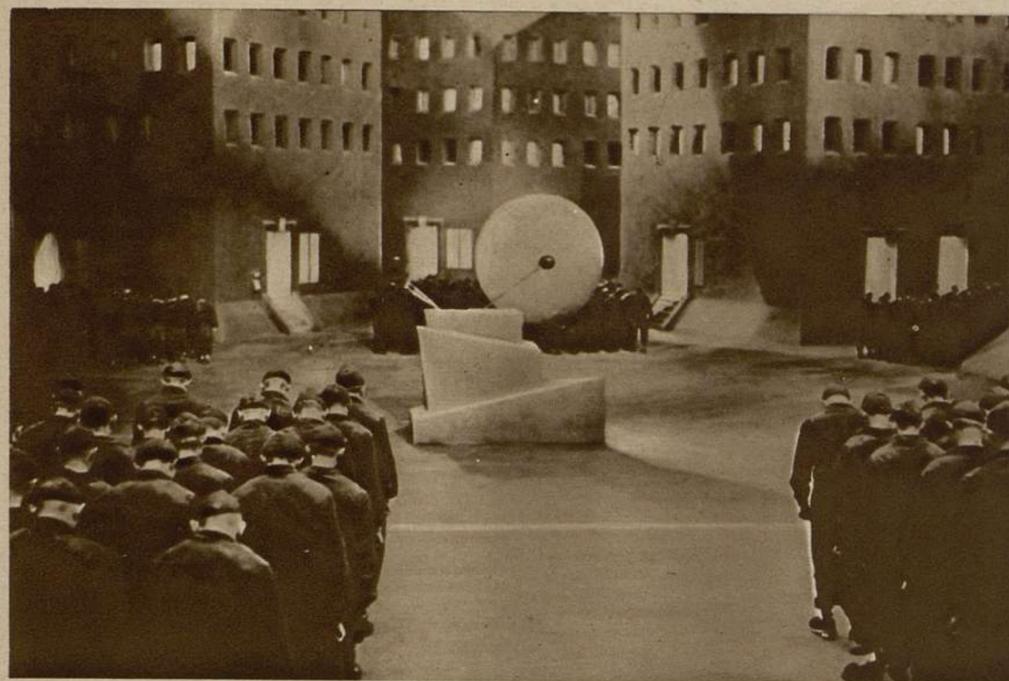
« Il y a dans cette œuvre grandiose un souffle qui, invinciblement, fait songer à l'âme romantique et médiévale à la fois d'un Wagner : une trilogie surgit qui est celle du cœur, du cerveau et du bras, base de la société future et éternelle. C'est un mythe généreux et puissant... »

Dans *Photo-Ciné*, la très intéressante revue mensuelle de cinéma, ces lignes encore de M^{lle} Lucie Derain :

« Le scénario contient des élans splendides. Il y a de tout dans le sujet écrit par M^{me} Thea von Harbou : la réalisation des rêves les plus audacieux de Villiers de l'Isle-Adam, de Wells : l'Eve future, la machine à explorer le temps, etc. On ne peut que louer sans réserve l'ampleur des conceptions et la perfection colossale d'une réalisation aux visions presque dantesques... Film colossal, harmonieux, équilibré, où s'affirme dans ses plus puissants concepts l'âme allemande. Film exceptionnel et qui fait date. »

On pourrait multiplier les citations, comme aussi les éloges adressés aux interprètes : à M^{lle} Brigitte Helm, qui a donné une opposition étonnante aux deux personnages contradictoires, l'un angélique, l'autre satanique, qu'elle anime ; à Gustav Froelich, ardent et noble Freder ; à Alfred Abel, le terrible Joh Fredersen ; à R. Klein Rogge, un moderne docteur Faust qui serait en même temps Méphisto, et à l'anonyme multitude qui joue, somme toute, le premier rôle. Quant au réalisateur du film, Fritz Lang, il est trop connu pour qu'il soit nécessaire de parler longuement de lui. Avant *Métropolis*, les *Trois Lumières*, cette grandiose « symphonie optique », et les *Nibelungen* l'avaient rendu justement célèbre.

ROBERT DE BEAUPLAN.



Les équipes d'ouvriers se rendant au travail dans la cité souterraine de *Métropolis*.

MÉTROPOLIS

MÉTROPOLIS, la formidable cité de l'avenir, dresse vers le ciel le monstrueux symbole de ses pyramides de pierre. C'est la Babel moderne, enfantée par la science, cet autre pôle de l'orgueil humain. Les maisons de *Métropolis*, à cent étages, ont entassé Pélion sur Ossa, à la conquête des nuées. Auprès d'elles, les plus hautes cathédrales sont des taupinières. Les gratte-ciel de New-York se logeraient facilement sous le moindre de ses ponts suspendus. Ses rues sont un réseau aérien de dentelle de fer. Les automobiles circulent à deux cents mètres du sol. Les avions se posent sur ses terrasses comme des oiseaux sur des corniches. Une prodigieuse mécanique anime la vie qui bourdonne dans cette ruche de Titans...

Un homme l'a fait surgir : Joh Fredersen, ou plutôt un surhomme et un demiurge à l'implacable génie. Au centre de son fief, il a élevé la Tour, au sommet de laquelle il règne. C'est là qu'aboutissent tous les fils de l'activité, comme les nerfs au cerveau. Lui-même est le cerveau de *Métropolis*, et il n'est qu'un cerveau, dont aucun élan du cœur n'a jamais inquiété les transcendantes spé-

culations. Qu'est-ce que les hommes pour Joh Fredersen ? Non pas des êtres de chair et de sang, qui pensent et qui souffrent, mais les facteurs indifférents de ses calculs. Il ne s'est pas proposé pour but l'amélioration sociale, qui emploie le progrès à accroître le bien-être de chacun.

Tout au contraire : pour pouvoir atteindre à un degré jusque-là inconnu de progrès, il est nécessaire que les parts des individus soient inégales : que les uns, qui seront de beaucoup les plus nombreux, procurent par leur labeur sans espoir, leur peine et leur sacrifice, la félicité d'une élite. Ainsi l'évolution de la société future, sous la tyrannie de la science créatrice, retrouve la dure loi de l'antiquité, avec l'esclavage comme condition inévitable du privilège aristocratique.

Joh Fredersen a divisé l'humanité qu'il régit despotiquement en deux groupes. D'un côté, les élus, qui connaîtront toutes les satisfactions et les joies. De l'autre, les serfs, qui le seront de la machine au lieu de l'être de la glèbe. Aux premiers, toutes les faveurs du sort. Fredersen, d'ailleurs, ne les a pas choisis par une prédilection sentimentale. Il est insensible à



Freder Fredersen (Gustav Froelich).





Les Jardins éternels où les « Fils de Métropolis » coulent des heures douces.

leur égard autant que pour les autres. Mais il lui faut des sujets pour tenir tous les rôles exigés par son expérience. Aux seconds, le joug inexorable du travail.

Métropolis est donc une ville double. Sous son sol, dont les parcelles ont trop de prix pour être gaspillées, Fredersen a creusé la cité ouvrière, nouvelle merveille du monde, au dédale de galeries. Nuit et jour éclairée de la même lumière artificielle et froide, elle ignore le jour et la nuit. Les larves humaines qui y vivent sont les

ouvriers. Ils vont des profondeurs où ils habitent aux ateliers où ils travaillent, au rythme régulier et ininterrompu de dix heures, puis ils retournent à leurs profondeurs, perpétuellement.

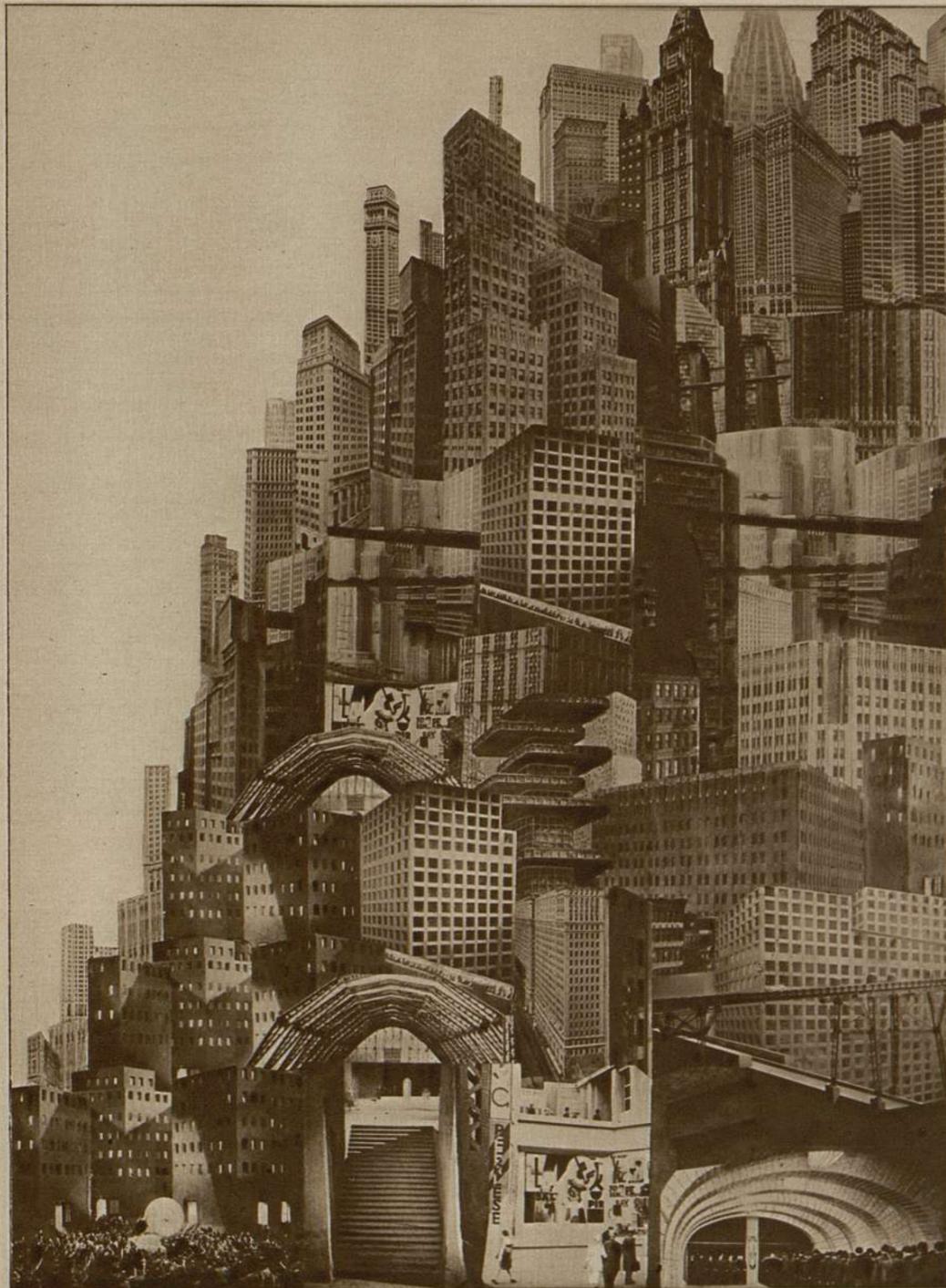
Mais sous le ciel libre s'élève la « Maison des fils ». C'est le nom que porte l'agglomération des somptueuses et monumentales demeures des élus. Là se trouvent l'Université, les bibliothèques, le stade et les Jardins éternels. Les jeunes filles les plus belles y sont soignées comme de précieuses orchidées, sans autre devoir que de rester belles et de bannir tout souci. Dans l'enchantement du corps et de l'esprit, parmi la joie, le jeu, l'oisiveté et les plaisirs, les « fils » de Métropolis coulent des heures sans amertume. Et le plus heureux, le plus joyeux, le plus beau d'entre eux n'est-il pas Freder, le fils unique du Maître, de Joh Fredersen ?

Et voici qu'un jour se présente à la porte des Jardins éternels une jeune fille, une étrangère. Vêtue d'une simple robe grise avec, pour toute parure, une éblouissante chevelure, elle est apparue à Freder digne et fière, le visage empreint de gravité, le regard chargé de pitié. Autour d'elle, se presse une troupe lamentable d'enfants blêmes, misérables, en loques, dont les yeux émerveillés ne se lassent pas de contempler les splendides jardins et leurs hôtes.

Se penchant vers eux, la jeune fille leur désigne les fils de Métropolis, aux corps moulés dans leurs tuniques de soie blanche, et, d'une voix douce et maternelle, elle leur dit : « Regardez ! ce sont vos



Au milieu d'une troupe d'enfants misérables, une jeune fille... (Brigitte Helm).



Métropolis, la formidable cité, dressant orgueilleusement vers le ciel le symbole monstrueux de ses pyramides de pierre.

frères ! » Puis elle se redresse, fixe de ses yeux profonds les fils de Métropolis et, parmi eux, longuement, Freder ; elle leur montre les enfants qui l'accompagnent et s'écrie : « Regardez ! ce sont vos frères ! »

Les valets accourent. Ils chassent l'importune et les pauvres enfants. Les Jardins éternels recouvrent leur

sérénité. Mais Freder a compris l'appel et ce qu'il contenait de reproches et de supplications. Il est bouleversé. Une autre âme est née en lui. Il se séparera de ses compagnons. Il ira en apôtre vers ce monde inconnu de la souffrance et des larmes qui s'est révélé à lui en un instant.

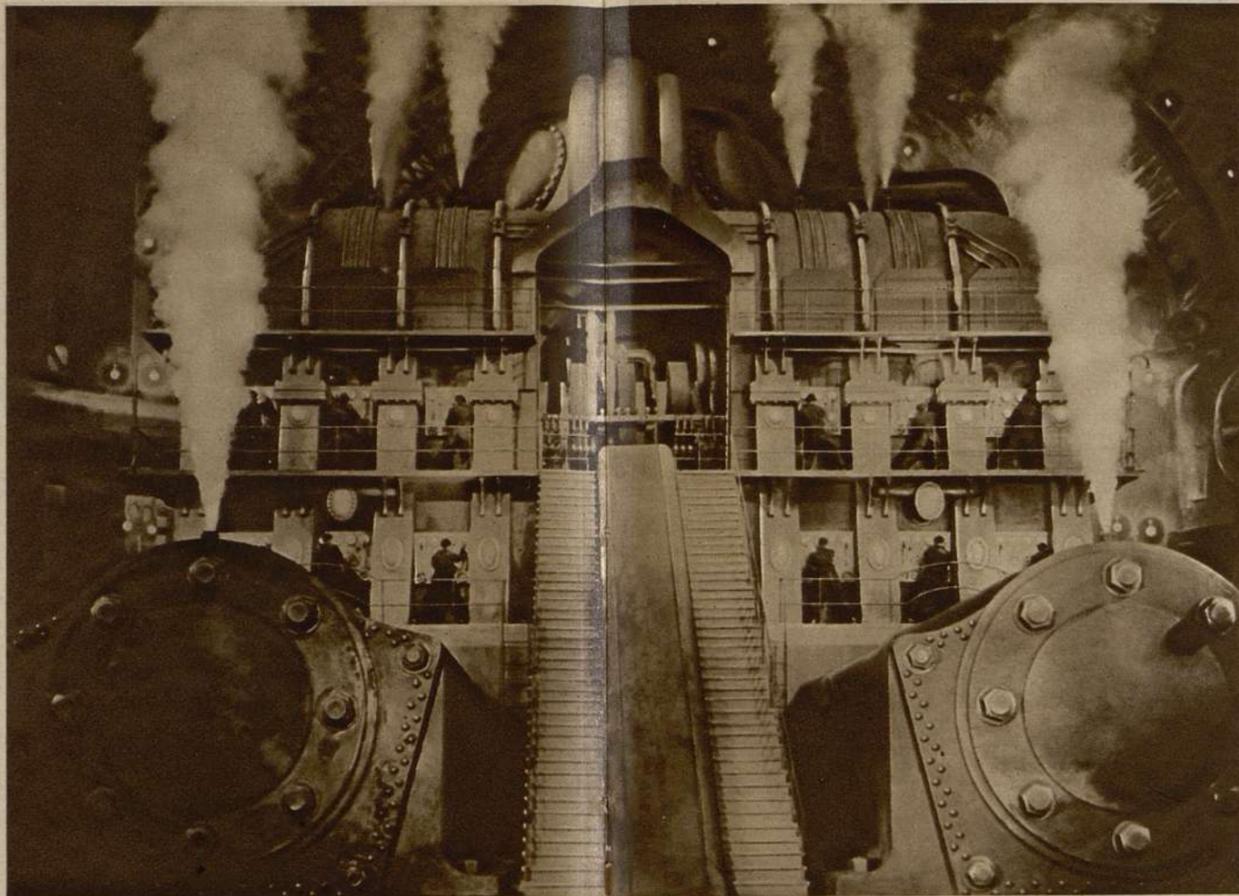
Pour la première fois, il pénètre dans la galerie des célèbres machines de Métropolis. Pour la première fois, il approche les hommes qui les servent. Jamais encore il n'avait vu de pareilles faces sombres et crispées, ces épaules voûtées par la tâche accablante. Tous pareils sous leur uniforme noir, mécaniques et silencieux dans leurs gestes, ce sont les forçats du travail. Ils n'ont rien à attendre de leur effort animal, qu'ils ont accompli la veille comme aujourd'hui et qu'ils recommenceront demain et les jours suivants, jusqu'à la vieillesse et jusqu'à la mort. L'enfer de ces réprécités fulgure des lueurs rouges des brasiers, des éclairs des étincelles électriques. L'air qu'ils respirent est saturé des poussières de charbon, embué des jets de vapeur brûlante. Freder se sent envahi d'une immense compassion. Il découvre aussi sur quoi repose tout le magnifique édifice de Métropolis. Il suffit d'une seconde d'inattention ou de défaillance de la part de ces manœuvres pour qu'une catastrophe se produise, dont ils seront, d'ailleurs, les premières victimes. Voici, précisément, que l'erreur d'un ouvrier provoque une explosion. Freder entend les hurlements des blessés, il voit passer devant lui des civières sanglantes.

L'âme déchirée, il se précipite chez son père. Il le supplie de secourir ceux qui peinent et qui souffrent. Mais c'est un langage que ne comprend pas Freder. Il n'a jamais eu de pitié. Il ne connaît que la loi d'airain qu'il a établie. Devant son fils, il congédie son secrétaire Josaphat, pour une négligence sans importance. Et il ne devine pas que, dans le même instant, il s'est aliéné irrémédiablement son propre enfant.

Freder obéit à la voix de la conscience. Il n'a plus qu'une pensée : retrouver la jeune fille qui a éveillé en lui le sentiment de la solidarité humaine. Il veut aller se mêler avec elle à ceux qui sont ses frères. Tandis qu'il traverse la ville, il aperçoit un passant qui tente de se suicider en se jetant sous les roues d'une voiture. Il le sauve. C'est Josaphat, que la dureté de son maître a désespéré. Il le reconforte. Il lui demande son adresse, l'inscrit : Bloc 99, 7^e maison, 9^e étage, et lui promet d'aller le voir bientôt pour lui venir en aide. Puis il



Le bureau de Joh Fredersen, au dernier étage de la Tour.



Dans la zone ardente de Métropolis : le hall central des machines.

s'engage à nouveau dans le dédale de la cité souterraine et parvient jusqu'à l'immense hall de la chaufferie centrale, la zone ardente de Métropolis.

A ce moment, Georgi, un jeune ouvrier, tombe, épuisé, auprès de sa machine. Freder le relève, le ranime et, soudain, une idée généreuse traverse son esprit. Il oblige Georgi à changer de vêtements avec lui. Il lui donne l'adresse de Josaphat, pour qu'il s'y rende, puis, méconnaissable sous la cotte qu'il a endossée, il prend la place de l'ouvrier auprès de la chaudière.

Mais Joh Fredersen n'a pas été sans remarquer l'étrange attitude de son fils. Inquiet, il a chargé l'un de ses détectives privés, connu sous le nom de « le Mince », de suivre le jeune homme et de le surveiller. Le Mince voit Georgi monter dans l'auto de Freder et, trompé par le costume, il se lance sur ses traces.

L'auto file à toute allure à travers les rues de Métropolis. C'est la nuit. Le spectacle est féérique. Les enseignes lumineuses éblouissent de leur scintillement. Une vie intense et prodigieuse, de luxe et de plaisir, multiplie ses séductions. Des femmes ravissantes, en toilette de soirée, passent dans leurs automobiles rapides. Georgi est fasciné. Il songe qu'il a dans ses poches autant d'argent qu'il lui en faut pour goûter, lui aussi, à toutes les jouissances des riches, et, comme le nom de Joshiwara se découpe sur le ciel en lettres de feu, il fait stopper le chauffeur et entre dans le fameux établissement prendre part à la fête.

La même nuit, Joh Fredersen est allé rendre visite à Rotwang, l'homme le plus énigmatique de Métropolis. Sa maison, coiffée de fils innombrables qui dessinent à son faite une monstrueuse toile d'araignée, apparait toute chétive et recroquevillée, tapie dans l'ombre entre les hautes murailles des gratte-ciel environnants, mystérieuse, — et l'homme est à l'image de sa demeure.

Rotwang est le génial inventeur de la plupart des merveilles techniques dont s'enorgueillit Métropolis. Il avait autrefois une femme, Hel, qu'il aimait éperdument et que Joh Fredersen lui a ravie. Elle est morte en mettant au monde Freder. Les années n'ont pu



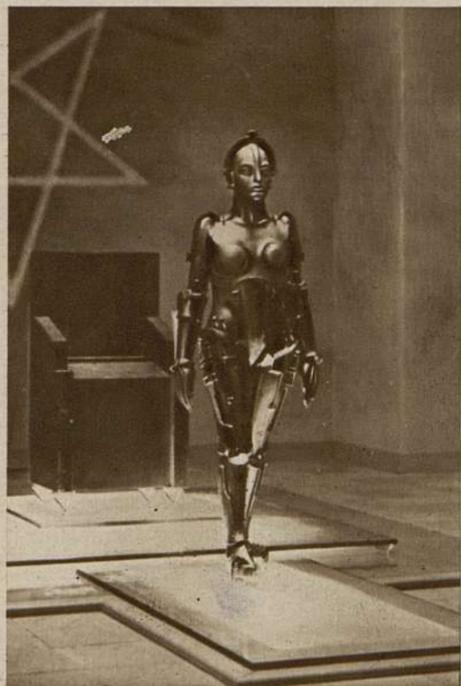
L'assemblée des ouvriers, écoutant Maria, dans les catacombes.



Des larves humaines, les épaules voûtées par le dur travail...

comblent l'abîme de souffrance et de rancune qui s'est creusé entre Fredersen et Rotwang, pourtant associés indissolublement pour donner à la cité son gigantesque essor. Rotwang, le savant, est aussi un extraordinaire artiste. Il a sculpté une tête admirablement belle, tragique, grandiose, effigie parfaite de Hel. Il a fait plus. Il a créé de toutes pièces un être artificiel, semblable en tous points à un être humain, se mouvant, souriant, pleurant, doué de la parole, et il a donné à ce prodigieux automate — une femme — la vivante ressemblance de Hel. Fredersen, saisi d'effroi, contemple le double de

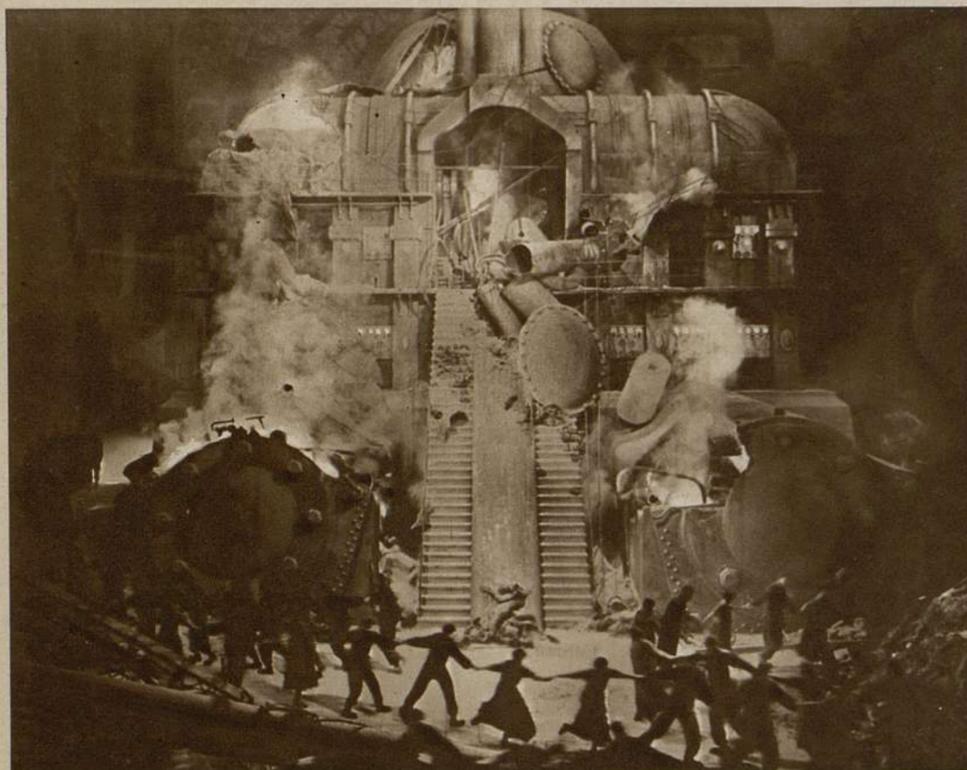
jeune fille vêtue de blanc qu'une sorte d'illumination intérieure transfigure mystiquement. C'est celle qu'il cherchait et qu'il a retrouvée. Elle adresse aux hommes qui sont venus vers elle des paroles de consolation. En eux elle verse l'espérance, la foi et l'amour. Elle leur conte l'histoire de la tour de Babel dont elle déchiffre pour eux le symbole : l'audacieux édifice fut ancanti, parce que ceux qui travaillaient à sa construction ne s'entendaient pas entre eux ; entre le cerveau qui conçoit et la main qui exécute manquait le nécessaire médiateur : le cœur.



Le merveilleux automate de Rotwang.



La fausse Maria excitant à la révolte.



La sarabande des ouvriers autour des machines qu'ils ont détruites.



L'inondation dans les galeries souterraines de la cité ouvrière.

Maria — c'est le nom de la jeune fille — ne se doute pas que deux étrangers l'épient. Elle ne sait pas non plus que le médiateur qu'elle appelle de toute son âme d'apôtre est agenouillé à ses pieds, vêtu de la cote des ouvriers. Mais Rotwang a reconnu Freder et, aussitôt, germe en lui une hideuse pensée de vengeance : il faut

Freder seul est resté avec Maria. Il se fait reconnaître d'elle. Il jure qu'il sera ce médiateur dont elle a évoqué, auprès de ses pauvres frères, le rôle magnifique. Et dans ces froides et sinistres catacombes, les deux jeunes gens, avant de se séparer, échangent leurs serments. Maria, demeurée seule, a bientôt l'impression qu'elle



Les ouvriers, ayant édifié un bûcher, y brûlent la fausse Maria.

que Fredersen perde son fils. Il ne laisse rien paraître, toutefois, de son odieux dessein.

Joh Fredersen veut éprouver sa propre puissance et entamer la lutte contre les ouvriers. Il a besoin, pour cela, de Rotwang. Il demande au savant de donner à l'être artificiel qu'il a créé le visage de Maria. La fausse Maria, perverse autant que la vraie est angélique, servira à ruiner les espoirs que l'autre a fait naître. Rotwang accepte, mais il faut, avant tout, s'emparer de Maria.

La crypte, pendant ce temps, s'est vidée peu à peu.

est suivie, dans l'ombre. La peur s'empare d'elle. Elle s'enfuit en courant, précisément dans la direction où Rotwang veut l'attirer, et elle se réfugie, à son insu, dans la maison même de l'inventeur.

Le lendemain, Freder éprouvera la première désillusion de sa vie. Ayant rejoint chez lui Josaphat, il apprend, en effet, que Georgi n'est pas venu. Le premier homme qu'il ait voulu secourir l'a trahi. Georgi, qui a passé au Joshiwara une nuit agitée, voudrait racheter sa mauvaise action. Mais le Mince, qui a maintenant découvert la substitution des deux jeunes gens, le



Une scène de l'inondation : l'appel désespéré des enfants à Maria.

replonge dans la cité souterraine dont Freder l'avait fait évader.

Freder s'est rendu à la cathédrale, où Maria lui a donné rendez-vous. Il l'attend en vain. Comme il s'éloigne, triste et désespéré, au moment où il passe devant la maison de Rotwang, il entend crier au secours et reconnaît la voix de Maria, dont il aperçoit, un bref instant, le visage terrifié à travers une fenêtre grillée. Il se précipite. La porte, close, cède sous ses coups. Il entre. La maison est vide. Mais dans la pièce la plus reculée traîne le voile que Maria portait dans les catacombes.

Rotwang, pendant ce temps, s'est enfermé dans son laboratoire, à l'accès secret, avec la jeune fille qu'il a profondément endormie. Il y a là d'effrayantes machines électriques, arsenal hallucinant du moderne thaumaturge. Rotwang a allongé Maria, inerte, dans une cage de verre encerclée de cerceaux d'acier. Il l'a coiffée d'un casque métallique, il lui a appliqué en divers points du corps des électrodes. Il tourne une manette. De formidables étincelles jaillissent. Bientôt, à la ressemblance absolue de la patiente, un être artificiel est peu à peu modelé, qui s'anime et vit.

Lorsque Freder parvient enfin jusqu'à Rotwang, l'opération diabolique est terminée. « Où est Maria ? » crie-t-il. « Chez ton père ! » répond ironiquement l'inventeur. Freder y court. Il arrive juste à temps pour voir Joh Fredersen enlacer dans ses bras une Maria nouvelle, voluptueuse et impudique, — le « double » créé par Rotwang. Mais Freder, qui ne peut soupçonner la vérité, ne supporte pas ce spectacle. Il s'écroule aux pieds de son père. Un violent accès de fièvre cérébrale l'a frappé. Dans son délire, il croit voir Maria prêchant dans l'église. Elle lui apparaît comme la Babylone de l'Apocalypse, annonçant la fin du monde.

Joh Fredersen a décidé de se servir de la fausse Maria



Le cortège des ouvriers vers la cathédrale.

pour soulever contre lui les ouvriers. Il entend les conduire ainsi jusqu'au bord de l'abîme, pour les mettre ensuite plus sûrement à sa merci. Mais Rotwang, lui aussi, a ses projets...

La fausse Maria circule à travers Métropolis et, partout où elle passe, elle détruit les liens d'amitié et d'amour. Elle est la grande corruptrice, toujours insaisissable. Les Jardins éternels sont devenus déserts. Les « Fils » passent leurs nuits au Joshiwara, dans l'orgie, et ils se battent entre eux pour la malfaisante créature qui les affole tous.

Freder, convalescent, a appris par Josaphat les événements extraordinaires qui bouleversent la cité. Il se rend dans les catacombes, où la fausse Maria excite les ouvriers à la révolte. Il lui crie : « Non ! tu n'es pas Maria ! Maria prêche la paix et non le meurtre ! » Mais on veut l'écharper. Georgi, qui cherche à le protéger, est tué. La foule frénétique se répand en hurlant : « Aux machines ! Aux machines ! »

Cependant, la vraie Maria, qui a réussi à s'échapper de chez Rotwang, accourt vers la cité ouvrière. Il n'y reste plus que les enfants, car les femmes ont suivi les hommes pour aller détruire les machines, autour desquelles se déroule une saralande infernale. L'eau, qui n'est plus épuisée, envahit la cité souterraine. Elle s'engouffre en torrents, menaçant de tout submerger. Maria fait retentir le signal d'alarme. Elle est rejointe par Freder et Josaphat, qui l'aident à sauver les enfants et à les conduire



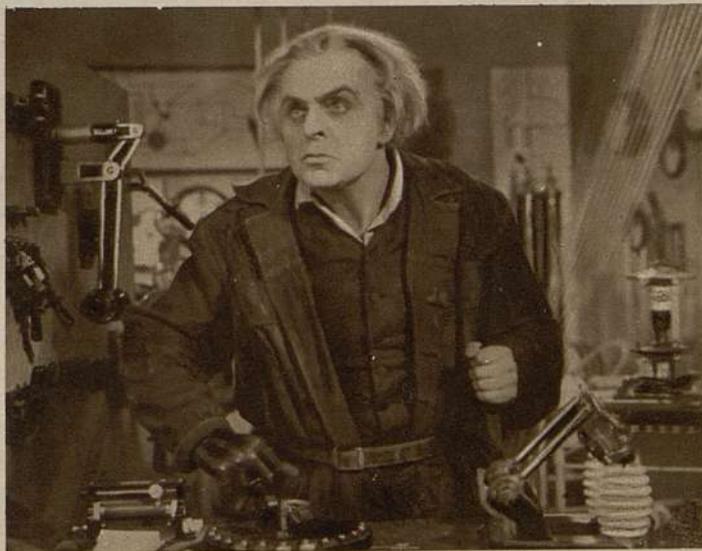
Maria sonnant la cloche.

à la « Maison des fils ».

Trop tard, les ouvriers ont compris leur erreur. Ils apprennent que leur cité a été détruite et ils croient leurs enfants noyés. Leur douleur se change en fureur d'émeute. Mais leur colère s'est retournée contre celle qui les a poussés à leur perte. Ils partent à sa recherche à travers la ville. La fausse Maria est entrée au Joshiwara. « C'est la fin du monde ! » hurle-t-elle, et, juchée sur les épaules d'un homme, elle entraîne derrière elle des fêtards ivres et des femmes fardées. Les ouvriers la saisissent, ils élèvent un bûcher pour la brûler, et Freder, trompé encore une fois par la ressemblance, essaie en vain de la délivrer. Toutefois, la vraie Maria, suivie d'un cortège de repentants, s'est dirigée vers la cathédrale. Elle y est poursuivie par Rotwang, devenu fou. Elle grimpe dans le clocher, s'agrippe à la corde de la cloche qu'elle fait retentir. Au faite de la cathédrale, une lutte angoissante s'engage entre Freder et Rotwang, qui

tombe dans le vide. La foule s'est agenouillée. Joh Fredersen paraît. Maria et Freder le supplient. Il ouvre les bras. La réconciliation générale se fait.

Métropolis, la colossale, réparera ses ruines. Elle sortira plus grande encore de l'épreuve qui a failli l'abattre. Mais dorénavant une autre loi présidera à ses destinées : elle dispensera à tous le bonheur dont elle était avare, même à ceux qui peinent dans les profondeurs de la cité.



Rotwang, l'inventeur génial de Métropolis. (R. Klein Rogge.)